

*Collection ligne d'Horizon*



# **QUELQUE PART VERS LE SUD**



## Du même auteur :

*Dents de lait* dans *Deletatur, Paraduria et autres nouvelles* (recueil collectif)

Editions Bastet 2004

ISBN 2-915792-00-3

*Cam@rdage* (thriller)

Editions du Tremplin 2006 - épuisé

ISBN 978-2-35396-008-8

*Le testament d'Anna Markovitch* dans *Bonne route !* (recueil collectif)

Editions Bastet 2007

ISBN 978-2-915792-03-4

*Transcanadienne, sur la piste des tueurs en série* (web-document 2009)

<http://www.transcanadienne.verblog.com>

*Lignes de feu* (thriller)

Lignes Imaginaires 2016 – réédition (poche)

ISBN 978-2-9523340-2-0

*Une part de rêve à 35 cents* (roman)

Editions Atria 2013

ISBN 978-2-918078-47-0

*Vingt-cinq nuances de noir* (recueil de nouvelles)

Lignes Imaginaires 2016

ISBN 978-2-9523340-1-3

*Nord sur blanc* (recueil de nouvelles)

Lignes Imaginaires 2016

ISBN 978-2-9523340-3-7



**Christophe DUGAVE**

**QUELQUE PART  
VERS LE SUD**

**Roman**

*Lignes Imaginaires*

Composition de couverture © *ELIOGRAPH*

© Lignes Imaginaires 2016/C. Dugave 2007

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

ISBN 978-2-9523340-4-4



NB : Ce roman est une œuvre de pure fiction. Toute ressemblance avec des faits réels et des personnages existants ou ayant existé serait fortuite et indépendante de la volonté de l'auteur.



A Flavie, avec tout mon amour



*A Bonnelles la vie est belle !*

(Slogan municipal du début du 21<sup>ème</sup> siècle)

*"...Puis je vis un grand trône blanc et celui qui était assis dessus. La terre et le ciel s'enfuirent devant sa face et il ne fut plus trouvé de place pour eux. Et je vis les morts, les grands et les petits, qui se tenaient devant le trône. Et des livres furent ouverts. Et un autre livre fut ouvert, celui qui est livre de vie."*

Apocalypse selon Saint Jean, Chapitre 20  
Le jugement dernier, 11 & 12



Cher Journal,

J'ai décidé de t'écrire parce que je m'ennuie et que je suis inquiète au seuil de ce nouvel hiver. Je n'ai que seize printemps mais déjà assez d'expérience des mauvaises saisons passées pour comprendre qu'ici, c'est la fin du monde, de notre monde, qui se joue dans la neige. Chaque année, l'hiver semble devoir durer plus longtemps, comme s'il voulait nous engloutir. Il est vrai que, même si nous ne sommes qu'un point infime dans toute cette blancheur, un flocon de neige sur ces pages immaculées que sont devenues les cartes géographiques, nous lui résistons et nous le défions. Tout cela n'est pourtant que fanfaronnade. Notre entêtement à rester humains demeure vain dans un monde où l'on s'entretue pour un sac de farine ou un peu de chaleur. C'est pourtant la seule forme de courage qui nous reste et c'est cela que j'ai choisi de raconter ici.

Coucher sur le papier ce quotidien qui est le nôtre est à la fois rassurant et pathétique : j'existe davantage par ma plume que dans ma chair. Si j'utilise le présent, j'écris ma

## *Quelque part vers le Sud*

vie au passé. C'est d'ailleurs moins la perspective de ma propre mort qui m'effraye que le risque de survivre à ceux que j'aime. Cette idée me terrorise bien plus que le froid, les fanatiques et les brigands de toutes sortes. Peut-être que noircir ces pages me permettra d'exorciser mes peurs. J'espère aussi que ce cahier, griffonné sur mes genoux ou un accoudoir de fauteuil aura valeur de témoignage ; c'est là tout ce que je peux faire puisque je suis impuissante à changer le monde. Nous serons donc au moins deux, toi et moi qui t'écrierai chaque jour, à regarder une civilisation deux fois millénaire disparaître dans les glaces.

Car tel est l'absurde de la situation : nous étions une fédération dont on reconnaissait partout la puissance économique et le rayonnement culturel et voilà qu'à présent, nous ne sommes plus rien d'autre qu'une terre gelée croulant sous le givre où des gens démunis à l'extrême tentent vainement de survivre sans songer à une vie future. Nous n'avons pas été capables de faire face à cette catastrophe annoncée et nul ne semble à même de nous aider efficacement. Le pire est que nous ne sommes pas les plus mal lotis, que les habitants des villes ou des zones franches sont encore plus malheureux que nous qui trouvons suffisamment de nourriture et de bois de chauffage. Cela ne nous met pas à l'abri pour autant : bien plus que la faim, le froid, la solitude ou tous les dangers qui nous guettent au-dehors, c'est la conscience de notre déchéance qui nous mine et c'est bien contre cela que j'ai décidé de me battre, contre ce sentiment du ridicule dont on dit qu'il ne tue pas. C'est la pire ânerie que j'ai jamais entendue : ici, le ridicule est un assassin et il tue froidement tous les jours !

J'ai un peu de mal à domestiquer mes idées. Ecrire sur



## *Quelque part vers le Sud*

un cahier de papier avec un crayon à mine de graphite ne m'est guère familier, d'autant plus que mes doigts sont un peu gourds et que je n'ai pas trouvé de gomme. Malgré nos systèmes informatiques encore fonctionnels, je préfère griffonner ce petit cahier vieux de plusieurs décennies qui aura l'avantage de survivre aux batteries défaillantes. Maman me l'a donné ; il lui a appartenu. Enfant, elle y avait hasardé quelques lettres encore maladroites, des "O" irréguliers et des "I" tremblotants. Je l'ai adopté ; comme moi, comme nous tous, il a connu des jours meilleurs. Seul inconvénient, il n'y a pas de correction automatique... Toi, mon Journal, tu seras donc couvert de ratures comme autant de cicatrices. Tu me pardonneras mes fautes de syntaxe, mes abréviations et toutes les approximations que permettent le "Mess", cette langue universelle tant galvaudée et si peu utilisée pour mieux nous comprendre et nous unir avant la catastrophe.

Si j'ai une petite expérience de l'écriture, je n'ai jamais tenu de journal intime. Jusque-là, je n'ai rédigé que des textes optimistes. C'est sans doute un signe qu'à présent, je veuille décrire au jour le jour cette vie difficile qui est la nôtre. D'autres s'y sont essayés avec brio. Je pense au journal d'Anne Franck, sans vouloir me comparer à elle ; on connaît la suite et cela ne me réjouit pas plus que cela de l'imiter... Notre seul avantage est de ne pas être une cible plus privilégiée qu'une autre. L'hiver n'a pas ses Juifs ; la neige est aveugle et frappe au hasard. En revanche, nul ne viendra à notre secours : cette fois, les Américains livrent leur propre guerre sur un continent dont ils ne parviennent plus à domestiquer les humeurs... Bref, je ne sais pas trop comment m'y prendre pour décrire cette vie qui est la mienne et qu'enfant, je n'aurais jamais imaginée. Tout est allé si vite ! Le plus simple est

## *Quelque part vers le Sud*

sans doute que je me présente.

Je me prénomme Philomène, Filo pour la famille et les quelques amis qui me restent. En mars prochain, j'aurai 17 ans. Je veux devenir écrivaine ; "écrit-vaine" serait un terme plus approprié en ces temps où les mains servent davantage à se défendre et survivre qu'à aligner des mots que beaucoup jugent inutiles. Les temps ne sont guère propices aux rêveurs ou aux utopistes. Les visionnaires ne peuvent être que de mauvais augures. Pourtant, je crois que si la lecture et l'écriture ne sont pas une priorité dans un monde où les gens n'hésitent pas à trucider leur prochain pour un stère de bois, un abri ou des rations de survie, elles sont un remède à l'ennui. Et l'ennui est partout ici-bas. Je lis donc dès que j'ai un moment à moi – c'est-à-dire très souvent – et j'écris quand je peux. Accessoirement je suis lycéenne et je me présenterai au Baccalauréat en octobre prochain si toutefois l'examen a lieu... Mon autre passion est la musique : celle que nous jouons et que nous chantons. J'ai eu la chance de naître dans une famille de mélomanes et de musiciens : jusqu'à ce que l'hiver devienne insupportable, je pensais que c'était un talent mais à présent je sais que c'est un avantage décisif. De nos jours, être morose c'est être mort. Je chante donc autant que possible et je joue du saxophone presque chaque jour. La musique accompagne mon ouvrage, m'aide à tromper la lassitude et me console quand je suis triste. Sésame, mon jumeau, se moque de moi parce qu'en chantant, je marque la mesure en balançant la tête. Cette critique est dictée par la jalousie : à défaut d'avoir un visage tout à fait harmonieux, j'ai une belle voix ; Sésame chante faux et il refuse de l'admettre !

J'ai aussi un grand frère, Gonzague, mon aîné de trois ans que j'adore et que j'admire. Non pas que j'aime moins Sésame mais malgré les quelques minutes qui séparent

## *Quelque part vers le Sud*

nos naissances, il reste mon petit frère et se comporte toujours comme tel. Ce n'est pas vraiment ce qu'on peut attendre de lui dans une période aussi troublée.

Maman est enseignante, actuellement au foyer puisque, bouleversement climatique oblige, les grandes vacances s'étalent de novembre à avril. De bien curieuses vacances d'ailleurs, je devrais plutôt parler d'hivernage, car ces cinq à six mois d'hiver n'ont rien d'une partie de plaisir.

Papa en revanche travaille toute l'année : il est chirurgien. C'est l'un des quelques corps de métier à qui l'on n'accorde jamais de congé hormis un jour par semaine quand la situation le permet. Ce jour-là, il officie souvent comme médecin de garde dans la milice municipale qui rassemble les hommes en âge de se battre. Nous la surnommons simplement "La Milice". Ce choix n'est pas innocent ; j'y reviendrai un peu plus loin. Gonzague y sert à temps complet puisqu'il n'a pas de métier et qu'il a plus de 18 ans. Sésame l'envie, lui qui reste pour le moment cantonné à la garde de la maison et l'entretien du feu, tâches dont il s'acquitte en rechignant. Il rêve d'en découdre avec les fanatiques de tout poil et astique la carabine de Grand-Père, une pétoire efficace pour tirer le petit gibier mais qui serait bien dérisoire face aux armes lourdes en circulation sur tout le territoire.

Depuis maintenant six ans que nous avons fui Paris, nous habitons tous les cinq une maison de famille située aux portes de Bonnelles, une petite ville de trois mille âmes située dans l'Hurepoix, aux limites de la Beauce. Protégé à l'écart des grands axes mais suffisamment proche des centres urbains, ce village connaît une situation paradoxalement meilleure que dans la plupart des grandes cités, bien que l'insécurité y règne comme partout ailleurs en Europe.

## *Quelque part vers le Sud*

Je regarde par la fenêtre : le soleil décline, invisible derrière les nuages qui déboulent du nord-est. C'est à peine si l'on devine une lueur orangée au-dessus des toits. Il fait froid en ce début décembre et le vent houspille la neige. Papa et Gonzague ne sont pas encore rentrés et le crépuscule aidant, je sens monter l'angoisse. Nul n'a le cœur à chanter ce soir. Maman découd de vieux pulls de Grand-Mère pour en récupérer la laine : tricoter est une occupation comme une autre. Si cela n'évite pas de penser, on peut au moins espérer tromper le temps. Sésame observe le feu qui crépite dans la cheminée ; les flammes jouent dans ses cheveux où elles accrochent parfois des reflets roux. J'imagine que ma chevelure poil-de-carotte s'enflammerait de même si je ne l'avais frileusement dissimulée sous un épais bonnet de tricot.

J'observe Sésame : il réchauffe ses mains qu'il approche des braises, sa carabine toujours à ses côtés. Devant le foyer, la soupe maigre au chou mijote et une odeur aigrette commence à envahir la pièce : j'ai hâte de passer à table, d'abord parce que cela signera le retour de nos hommes mais aussi parce que j'ai faim. Sans nous harceler de sa présence importune, cette vieille ennemie s'invite souvent chez nous.

Autour de moi, le décor familial disparaît peu à peu dans la pénombre, éclaboussé çà et là par les éclats du brasier : deux vieux canapés en cuir, de beaux meubles de style normand assemblés et sculptés il y a plus d'un demi-siècle et qui sont encore intacts, du moins jusqu'à ce que nous venions à manquer de bois, et puis aux murs des canevas qui datent d'une lointaine aïeule, quelques tableaux de Grand-Père et ceux, bien plus anciens d'un ancêtre dont nous avons oublié le nom. Un intérieur vieillot mais agréable si ce n'était ce tas de branchages et de troncs que nous avons entreposés au plus près par

## *Quelque part vers le Sud*

crainte des vols : du bois de chêne pour la plupart, dense et lourd, qui brûle longtemps en produisant une chaleur franche. Il a fallu repousser la grande table où autrefois prenait place une bonne douzaine de convives quand le temps était encore à la fête. Là où elle se trouve, coincée derrière une pile de bûches, je ne serais pas surprise qu'elle parte au feu elle aussi. Je crois que cela me ferait plus chaud que froid !

Papa arrive enfin. Comme à l'accoutumée, il est revenu avec le convoi militaire qui achemine ceux dont la présence est indispensable à la survie du tissu social et économique dont l'étoffe est passablement trouée. Ils ont été retardés par l'incendie d'un bâtiment à Bures-sur-Yvette. Bien que relativement bénin, le sinistre a attiré une foule de miséreux qui n'ont pas hésité à piller les appartements désertés plutôt qu'aider les malheureux habitants à sauver leurs quelques biens. Evidemment, la faiblesse des effectifs de lutte anti-incendie et surtout le manque de moyens mécaniques se font cruellement sentir en pareille occasion. Un bête feu de cheminée, un accident domestique ou une simple imprudence ont vite fait de réduire en cendres un pâté de maisons. Cela arrive tous les jours en hiver.

Je suis tout de même scandalisée qu'un convoi militaire, fort de deux blindés polyvalents et d'une dizaine de camions, n'ait même pas tenté de disperser les pillards.

– La foule était trop nombreuse... explique Papa.

– Trop nombreuse, contre deux blindés et des soldats ?

– D'abord, fort peu de soldats, moins d'une quinzaine.

Ça va pour repousser des petits groupes mais ce n'est pas assez pour contenir une populace hystérique. Et puis leur mission est de nous protéger dans nos déplacements, pas de faire la police.

## *Quelque part vers le Sud*

Il ne semble pas très convaincu, Papa, en arborant ce petit air gêné. Quinze soldats et deux tanks, c'est quelque-chose ! Les écumeurs ne devaient pas être aussi nombreux qu'à Paris !

– Mais quand même, deux chars de combat...

– Pas des chars de combat mais deux petits blindés légers qui doivent bien accuser une cinquantaine d'années ! Et puis...

Nous attendons la suite mais Maman a compris.

– Ils n'ont pas de munitions, n'est-ce pas ?

Papa a détourné le regard et avoue :

– Pour les mitrailleuses, si, elles sont chargées.

– Mais ils n'en ont presque pas, c'est cela ?

– Pas suffisamment. Ils ne pourraient pas disperser une émeute si on s'en prenait à nous. Il y avait des centaines de personnes. Et puis, tirer sur les gens, comme ça, des femmes, des jeunes, des enfants...

Maman a pâli et son visage à l'expression décomposée reflète l'or des flammes qui montent dans le foyer, maintenant que Sésame a rajouté une bûche censée durer la soirée. Elle songe, comme nous tous, que les enfants aussi volent sans vergogne et tuent par instinct de survie, parfois pour le plaisir. Et que, mauvais sort aidant, nous pourrions être ces enfants. Sa voix domine difficilement les craquements du bois :

– Tu veux dire que tu es escorté chaque jour par des soldats qui ne pourraient rien faire pour vous défendre en cas d'attaque ?

– Tu exagères, ils ont de quoi repousser les groupuscules qui sévissent dans la région !

Papa n'a rassuré personne. Nous comprenons à mots que ces tartarins en treillis qui se gaussent des petits pirates locaux n'ont pas osé bouger devant une bande de pillards désarmés mais déterminés. Que